

CINÉ-CAFÉ du samedi 11 janvier 2025

Nous avons parlé, dans ce ciné-café, de...

**ERNEST COLE,  
PHOTOGRAPHE**

**LA CHAMBRE D'À CÔTÉ**

**LA  
NOIRE  
DE...**

Ciné-Café



**le  
beau  
rôle**

**PERSONNE**

**N'Y COMPREND**

**RIEN**

**BIRD**

**QUIET LIFE**

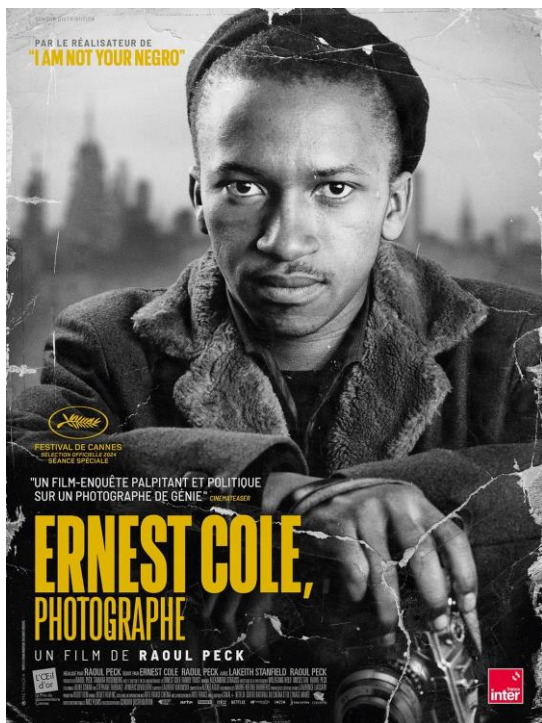
**L'affaire Nevenka**

— UNE LANGUE  
UNIVERSELLE

**PLANÈTE B**

**DE LA CONQUÊTE**

**Tout  
ira  
Bien**  
從今以後



## Ernest Cole, photographe de Raoul Peck

Ernest Cole est un photographe sud-américain qui a documenté la période de l'apartheid dans les années 1950/1960 au péril de sa vie. Il a clandestinement capturé toutes les formes de violence inhérentes à la vie quotidienne de la majorité noire sous le système de l'apartheid. En 1966 il est parti à New-York en emportant ses négatifs, et l'année suivante, il a publié *House of Bondage* (titre qui signifie : « *Maison de la servitude* ») aux Etats-Unis. C'est un livre dénonçant l'apartheid à l'aide de ses photographies

et d'un récit à la première personne. À partir de cette publication, il n'a plus eu le droit de revenir dans son pays, ce qui lui a causé une souffrance grandissant au fil des années.

Qui le connaissait, jusqu'à la sortie du documentaire de Raoul Peck ? Personne parmi nous.

Et quelle découverte ! Toutes les photographies exposées dans le film, avec par-dessus un commentaire dit par le réalisateur lui-même, sont à la fois très belles, magnifiquement composées dans un noir et blanc qui les sublime, et très dures puisqu'elles captent le racisme ordinaire, qui ne choque personne puisqu'il fait partie du quotidien.

Raoul Peck, exilé lui-même, réussit un film extrêmement touchant en nous faisant ressentir la douleur de l'exil, la solitude dans laquelle Ernest Cole s'est peu à peu enfermé. Son incapacité à s'insérer dans l'environnement dans lequel il se trouvait, son désespoir devant le constat que le racisme sévissait aussi durement aux Etats-Unis, son absence d'amis, la précarité dans laquelle il a vécu, jusqu'à devenir SDF, nous ont bouleversés. La fin de sa vie ressemble à celle d'un prophète abandonné. Par ailleurs, le montage du film est impressionnant : à peine a-t-on le temps de s'attarder sur une idée que Raoul Peck passe à une autre, on n'a pas le temps de s'ennuyer.

Ce qui est intéressant aussi, c'est comment toutes ces photographies extraordinaires ont été retrouvées : en 2017, une banque suédoise a contacté la

famille d'Ernest Cole en Afrique du Sud parce qu'elle possédait, dans un coffre, des milliers de photographies, négatifs et notes du photographe. Qui les a déposées là et qui a payé pour le maintien du coffre pendant 40 ans ? Mystère.

En tout cas, la famille d'Ernest Cole a contacté Raoul Peck pour qu'il réalise un documentaire à partir de cette riche matière, et c'est un honneur mérité : il a été ministre de la Culture de la République de Haïti et président de la Fémis pendant près de 10 ans. Et il vient présenter chacun de ses films au Méliès. En 2017, son adaptation d'un essai inédit de James Baldwin, à laquelle il avait donné le titre percutant de **I'm not your negro**, avait fait salle comble et une grande partie du public était constituée de jeunes issus de l'immigration. Car ses films répondent à un besoin de connaître un passé dont notre société ne guérit pas parce que nous n'en parlons pas assez.



### **Conclave**, d'Edward Berger

Coup de cœur à l'intérieur d'un film : ce qui a plu, ce n'est pas le film dans son ensemble, mais la mise en avant des femmes dans cette espèce de monstre « vaticano-hollywoodien ». On ne peut pas préciser en quoi le rôle des femmes dans ce film est inédit, ce serait divulguer. La question est « qui va être élu ? » et Isabella Rossellini joue une religieuse qui a un rôle déterminant pour l'élection dans ce conclave. C'est une femme au milieu d'un univers très masculin.

Pour qui a vu **Habemus Papam**, de Nanni Moretti, pas de comparaison possible. Ici, nous sommes dans une représentation très esthétique du Vatican : les images sont superbes ainsi que les couleurs, les décors, les costumes... C'est presque un peu trop sucré tout ça, et très chargé : tous les grands sujets qui traversent l'église émaillent le récit. Néanmoins, si on parvient à se décaler un peu par rapport à l'intrigue, on comprend que ça ne concerne pas que l'église parce que c'est un film sur le pouvoir et sur la place des femmes quand on arrive au pouvoir. On peut extrapoler à partir de ce film sur le monde politique, le monde des entreprises, le milieu associatif : toutes les structures où s'exerce un pouvoir.

## La Noire de... de Ousmane Sembène

Drôle de titre, qui nomme un film à la forme riche et originale, empruntant au documentaire autant qu'à la fiction, doté d'un sous-texte politique toujours d'actualité puisqu'il décrit une situation coloniale archétypale et que l'humanité n'en a pas fini avec l'état d'esprit colon, loin de là.

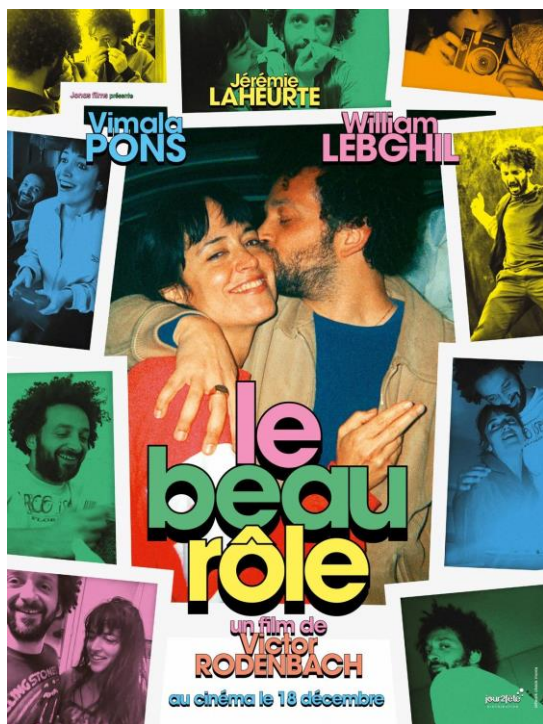
C'est un film sénégalais de 1966 d'Ousmane Sembène, écrivain devenu cinéaste pour mettre en lumière le destin des petites gens pris dans leur quotidien. À sa sortie, ce film a

été remarqué puisqu'il a reçu le Prix Jean Vigo. En 2023, France Culture lui a consacré [une émission](#) dans sa série « *Les Films qui ont changé le monde* » et voilà qu'il vient de ressortir sur grand écran dans une belle version restaurée.

Soit une jeune femme sénégalaise, Diouana, originaire d'un village pauvre où elle vit avec sa mère. Au début du film, elle monte à la capitale, Dakar, pour se trouver un travail. Pleine de vie, elle se démène, frappe aux portes pour se faire embaucher comme femme de ménage, jusqu'à ce qu'une Française, blonde, bourgeoise, la repère et l'embauche. C'est « Madame », jusqu'à la fin du film elle sera désignée ainsi, de même que son mari sera toujours « Monsieur ». Diouana est ravie d'avoir à s'occuper des enfants de ces deux Français aisés, elle est heureuse et la vie lui offre même un amoureux.

Or, le projet du couple de Français est de rentrer en France. Diouana les suit sans se méfier mais une fois à Antibes, tout change : les enfants ne sont pas venus avec eux et elle n'est plus là que pour faire la bonne. Elle ne sort que pour faire les courses, n'a plus personne à qui parler, devient complètement silencieuse sauf que nous, spectateurs, entendons ses pensées. Le film est fort parce qu'il nous donne à entendre la voix intérieure d'une jeune femme éteinte par un couple de colons qui la traitent tantôt comme une esclave, tantôt comme un objet exotique susceptible de les mettre en valeur quand ils reçoivent des invités. Elle dépérit, mais le spectateur ne perd rien du chemin de son désenchantement, du débat de son âme pour conserver sa dignité.





## Le Beau Rôle de Victor Rodenbach

C'est l'histoire d'un couple de théâtreux. Elle est metteuse en scène, lui comédien. Ils ont pour projet de monter un nouveau spectacle basé sur **Platonov** de Tchekhov quand le comédien se voit proposer un rôle au cinéma, avec un tournage à Paris. Il accepte alors que sa compagnie théâtrale est basée à Lyon. La fatigue et l'indisponibilité liées à ses incessants allers-retours mettent en péril sa participation au projet et son couple.

Le film est très bien maîtrisé, dès les premières secondes on est embarqué, c'est à la fois drôle,

léger et en même temps, il y a une tension dramatique. Par exemple il y a une scène hilarante sur un décor impraticable. C'est une galère parmi d'autres, dans celles que doit gérer la metteuse en scène mais les crises qu'elle pique devant son compagnon, puis devant sa troupe, nous font passer par plein de sentiments en même temps : on rit, puis on la trouve un peu despotique, puis on se demande comment non seulement elle mais eux tous vont s'en sortir, jusqu'à ce qu'elle chamboule tout dans sa mise en scène, pour tout résoudre.

La relation du couple nous a rappelé **Septembre sans attendre**, du réalisateur espagnol Jonás Trueba. Parce que c'est l'histoire d'un couple qui se sépare mais on sent que cette rupture ne peut pas être définitive tant il existe quelque chose d'indestructible entre eux.

Gloire à Vimala Pons et à sa sensibilité qui fait merveille tant dans la comédie que dans le drame ! Certains l'ont découverte dans **Mikado** de Baya Kasmi, projeté en grande avant-première pendant le festival du film de Montreuil, mais qui veut savoir ce qu'investissement physique d'une actrice veut dire doit absolument la voir dans **La Loi de la jungle**, d'Antonin Peretjatko ! Gymnaste et circacienne tout autant qu'actrice, ses prestations sont toujours intenses. Face à elle, William Lebghil, qui a quelque chose d'indolent, équilibre le couple qu'ils forment à l'écran. Parmi les acteurs qui les entourent, mention spéciale à Salif Cissé qui nous « cueille » dans l'extrait de leur **Platonov** qu'on voit à la fin, et qui a l'air tellement bien que ça donne envie de voir ce spectacle fictif... en vrai ! N'est-ce pas là le signe d'une vraie réussite ?



## **La chambre d'à côté**, de Pedro Almodóvar

Où sont passées la fantaisie, la mise en pièces des valeurs catholiques traditionnelles et du conformisme, la célébration des marginaux et de ce que les conservateurs considèrent comme la décadence, dans les films de Pedro Almodóvar ? Elles sont passées, voilà tout. Le cinéaste espagnol a 75 ans et tourne son deuxième film en langue anglaise, après son adaptation de **La Voix humaine**, de Jean Cocteau, dans un court métrage en 2020. N'est-il pas sain qu'il se renouvelle, que loin de se répéter il explore l'évolution du monde et de

nos sociétés, et nous emmène là où la vie le mène ? C'est la garantie en tout cas d'une sincérité inséparable de la profondeur de ses personnages et de leurs réflexions.

Martha est une ancienne reporter de guerre atteinte d'un cancer en phase terminale. Ingrid, une amie écrivaine perdue de vue, vient la retrouver à l'hôpital dès qu'elle apprend sa maladie. Assez rapidement, il apparaît que Martha a décidé de choisir le moment de sa mort pour ne pas subir la déchéance physique et mentale que des traitements médicaux lourds et inefficaces engendrent. Elle demande à Ingrid de l'accompagner dans son cheminement vers la fin.

On n'est pas du tout dans le larmoyant. Le sujet est à peine celui de la mort parce que dès le début, Martha a réglé son problème. Elle s'est procuré la petite pilule qui lui permettra de devancer l'appel. Certes, elle pose un sacré acte manqué en l'oubliant chez elle et en oubliant même où elle l'a rangée. Obligeant Ingrid, qui s'est fait violence pour accepter de l'accompagner jusqu'à son dernier jour, à s'engager concrètement en l'aidant à retrouver l'objet légal et interdit. Mais sa décision est prise, à aucun moment le spectateur n'est amené à douter de sa résolution. Ce n'est pas ça le sujet. Le sujet, c'est la relation entre ces deux femmes, ce qui se passe entre elles et qui est montré de manière très dépouillée.

D'abord, elles se rendent dans une très belle et sobre maison en pleine forêt, à 1 heure de route de New-York, louée par Martha pour l'occasion.

Edward Hopper est dans les parages, cité par un de ses tableaux qui orne un mur de la demeure, lui-même cité à plusieurs reprises dans les plans du film qui voient les deux femmes s'asseoir sur des transats sur la terrasse.



La simplicité du décor réduit à des lignes pures, le recours à des couleurs franches et vives, concentrent notre attention sur des dialogues allant à l'essentiel, abordant sans détour des sujets qui nous touchent comme l'éloignement affectif d'une fille unique, notre impuissance devant la destruction inexorable de la Terre par les hommes, la liberté de choisir sa mort, quand la vie se réduit comme une peau de chagrin.

Ensuite, le film emprunte peu au registre de l'émotion, même si l'idée de l'empathie est très présente. C'est une œuvre de réflexion si riche et profonde qu'on y pense et repense, dans les jours qui suivent sa vision. La fantaisie ne nous manque pas parce que le film nous prend par un autre endroit et nous plonge dans une introspection qui n'est pas douloureuse, grâce à la fin apaisée qu'il nous offre. Les deux actrices, Tilda Swinton diaphane et fantomatique, et Julianne Moore portant haut l'amitié puis héritant de la force de son amie, rejoignent les grands duos féminins dont le cinéma se fait de temps en temps l'écrin.

Comme souvent, Almodovar convoque tous les arts : la peinture avec pas seulement Hopper mais aussi les tableaux qui parent les murs de l'appartement de Martha, la musique d'Alberto Iglesias qui rappelle celle qu'il avait composée pour Parle avec elle, le théâtre auquel on pense tant ce film en huis clos pourrait être une pièce jouée sur une scène. Le cinéma enfin, avec des extraits de films miraculeusement insérés dans le récit, comme la fin sublime de **Les Gens de Dublin**, de John Huston, qui inspire la fin sublime de cette **Chambre d'à côté** bergmanienne. Ce n'est pas du plagiat, c'est une épiphanie. C'est quand l'inspiration cède la place à la poésie.



## **Tout ira bien**, de Ray Yeung

Il existe un film japonais de 1967, de Shōhei Imamura, qui porte un beau titre : **L'Évaporation de l'homme**. En 2024, ce film hongkongais pourrait s'appeler *L'Évaporation d'une femme*.

Formidable film qui n'a l'air de rien, comme ça, en surface, mais qui produit un effet latent dû à sa façon d'avancer masqué. Toutes les relations entre les personnages semblent d'une grande douceur alors que ce qui se passe est d'une grande cruauté.

C'est l'histoire d'un couple de femmes homosexuelles, très acceptées socialement, jusqu'à ce que l'une des deux meure. Alors l'autre, petit à petit, se fait effacer par la famille de sa compagne. Tout doucement, c'est comme si elle n'avait jamais existé. Rien n'est dit, il n'y a pas de drame, pas de violence ni d'éclats de voix, mais c'est implacable.

Au départ, du temps où sa compagne était vivante, elle était complètement adoptée par cette famille. On l'appelait « tata » elle avait des relations chaleureuses avec tous, dont un neveu et une nièce qu'elle avait aidés. Ils se montraient affectueux, la soutenaient et puis petit à petit, insensiblement, ils la laissent tomber. Son beau-frère prend des décisions qui la font disparaître, comme si elle n'avait jamais été là et sans qu'elle ait aucun recours puisqu'il n'y a pas de testament. Seul contrepoint : ses copines lesbiennes, qui la soutiennent et lui apportent un peu de chaleur.

Incidemment, le film montre la crise du logement à Hong Kong. Cela ne justifie rien, ça montre juste comment on se déshumanise quand on fait passer les considérations matérielles devant toutes les autres.



## **Planète B**, de Aude Léa Rapin

Les films de science-fiction ne sont pas courants dans le cinéma français. La force de **Planète B**, c'est son originalité : on est dans un monde où les écologistes sont pourchassés (tiens tiens... en quoi est-ce de la science-fiction ?) et où le mode d'oppression utilisé par le pouvoir pour les soumettre, c'est le cauchemar.

Deux mondes coexistent : un monde glauque, qui est la réalité, où règne la pauvreté et où l'État omniprésent traque les écolos qualifiés de terroristes ; et un monde où on enferme ces derniers. Le paradoxe, c'est que ce

deuxième monde a l'air très beau en apparence, alors que l'État y fait revivre à ses prisonniers, à leur insu, une forme particulièrement perverse de torture. Par moments tout s'éteint et arrivent les cauchemars : les cauchemars de leur vie, de leurs culpabilités, de ce qu'ils ont fait. On les oblige à vivre ça pour les faire « revenir à la raison ». Par ce dispositif, le film pose toutes les questions qui nous angoissent aujourd'hui : l'inversion des valeurs, la menace sur notre possibilité même de continuer à vivre sur cette planète, le pouvoir néfaste de l'État quand il s'oppose à l'écologie. Ce qui est le cas de la majorité des États : le matin même, aux infos à la radio on entendait parler d'un rapport établissant que les écologistes sont de plus en plus réprimés, et ce dans le monde entier.



## Quiet life, de Alexandros Avranas

Propre et ordonné à l'extérieur, coercitif à l'intérieur... C'est le monde que nous dévoile **Quiet Life**, un film réalisé par un metteur en scène grec, Alexandros Avranas, en Suède. Avec des acteurs russes pour jouer les parents d'une famille mise à l'épreuve.

Comment se peut-il que des centaines d'enfants de migrants, venant essentiellement de l'ex-Union Soviétique et de l'ex-Yougoslavie, tombent dans le coma, chaque année, sans que nous n'en ayons jamais entendu parler ? C'est pourtant une réalité, à partir de laquelle le

réalisateur a construit une dystopie impressionnante.

Première scène : une petite fille, blonde aux yeux bleus, les cheveux tirés en arrière, se place devant une fenêtre au rideau tiré, et nous regarde. La rejoignent, sa grande sœur, puis sa mère, puis son père. Entrent alors un homme et une femme, chacun dans un imperméable beige, et nous comprenons que ce qu'ils regardaient, tous, c'était la porte de leur appartement, par laquelle viennent d'entrer les deux fonctionnaires. Ces derniers inspectent les pièces, dont l'une nécessite un code pour y entrer ou en sortir. Rien ne dépasse, tout est en ordre, même la cuisinière sur laquelle mijotent deux plats est impeccable. Les fonctionnaires veulent tout voir, y compris l'intérieur du frigo, y compris de quoi sera fait le dîner qui chauffe sur les plaques de gaz.

Pendant le repas qui suit, une fois les fonctionnaires partis, les enfants imaginent joyeusement les prénoms, suédois, qu'ils pourraient tous les quatre prendre, quand l'administration leur aura accordé l'asile. Or, le lendemain, le couperet tombe : l'asile leur est refusé. Ils sont assis devant une femme qui déroule d'abord le récit de leur vie, par quoi on apprend que le père, opposant au pouvoir russe, a été menacé et agressé au couteau par des policiers dans son pays. Puis elle leur signifie le rejet de leur demande d'asile faute de preuves. Les quatre visages se décomposent et le plan se termine sur celui de la plus jeune des deux enfants.

Peu après, elle tombe dans la cour de son école et dès lors, c'est comme si elle dormait, sauf que rien ne peut la réveiller. Nous découvrons alors cette maladie à laquelle les Suédois ont donné un nom : [le syndrome de résignation](#). Elle survient chez les enfants de migrants, à la nouvelle du refus de l'asile : la perspective de retourner dans le pays qu'ils ont fui les angoisse tellement que leur cerveau se dissocie de leur corps, ils se réfugient dans un sommeil qui peut durer plusieurs années. La seule chose qui peut les faire se réveiller, c'est la nouvelle que l'asile leur est accordé, que s'ils se réveillent, ils seront en sécurité. Là où le film dystope, c'est qu'il imagine que les enfants sont retirés aux parents pour être soignés dans des hôpitaux où règne un ordre glacial, et que pour être autorisés à les voir, les parents doivent suivre une thérapie qui n'a rien de thérapeutique et tout d'une torture psychologique d'autant plus sadique qu'elle se déroule dans une ambiance feutrée et que le moindre signe de révolte est sanctionné avec une implacable cruauté.

Ce qui fait que les images nous restent en tête, c'est le contraste entre la beauté et l'harmonie visuelle, et l'horreur de ce que vivent les personnages. Le film est en gris et beige, c'est-à-dire qu'il éteint les couleurs, sauf à deux reprises : quand la mère apporte un bouquet de tulipes à sa fille, puis quand la grande sœur lui apporte un cadeau emballé dans un emballage rouge vif, entouré d'un ruban bleu. Magnifiques prémises d'une résilience qui rend ce film profondément humain, dans sa description d'une profonde inhumanité.





## L'Affaire Nevenka, de Iciar Bollain

Voilà un film à thèse, un film « *Dossiers de l'écran* », désolée les jeunes, vous n'avez pas la référence ! « *Les Dossiers de l'écran* » était une émission qui passait à la TV du temps où il n'y avait que trois chaînes, et qui consistait à diffuser un film illustrant un sujet, puis à débattre de ce sujet juste après. Voilà, dans **L'Affaire Nevenka**, on est face à un « sujet », mais comme il s'agit de dénoncer le machisme décomplexé en Espagne bien avant Me Too, eh bien ça nous a bien plu, que voulez-vous !

Nevenka est une jeune femme brillante au début du film, tout feu tout flamme. Après avoir obtenu un diplôme d'économie dans une université madrilène, elle revient dans sa ville natale en province et intègre le conseil municipal dirigé par un maire au tempérament sanguin. Très vite ce dernier la drague lourdement, jusqu'à ce qu'elle cède sous la pression, entamant avec lui une relation y compris sexuelle. Très rapidement elle se rétracte car clairement, elle n'a pas désiré ce flirt, et alors commence l'enfer : le maire la harcèle et devant sa résistance, lui fait subir humiliations, insultes et la fait passer pour incompétente.

Ce qui a fait date en Espagne, ce qui fait que son prénom est passé à la postérité, car c'est une histoire vraie, c'est qu'elle a porté plainte. C'était la première fois qu'une femme portait plainte contre un homme de pouvoir pour harcèlement sexuel dans ce pays et pour cette raison, ce procès a été très médiatisé.

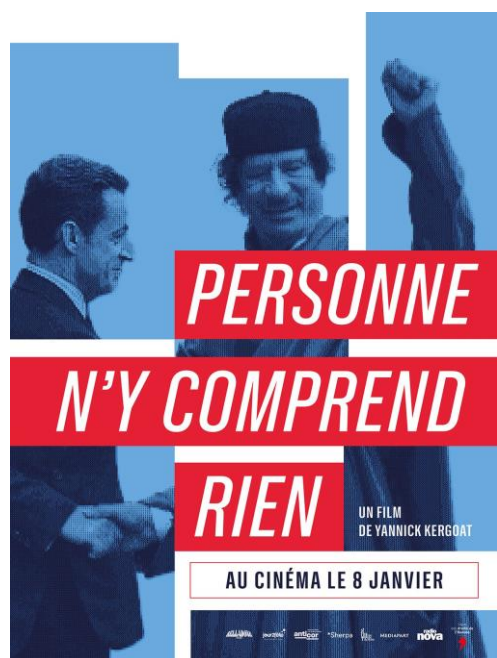
Le film contient des scènes où on voit tout le personnel de la mairie assister à des scènes pas normales : ils entendent des cris, des portes qui claquent, elle sort dévastée du bureau du maire, ou bien il l'humilie dans des réunions publiques... et personne ne réagit, tous font comme si de rien n'était. Alors qu'elle avait des alliés au départ, tout le monde se détourne d'elle et ce phénomène de lâcheté collective est très bien montré, l'enfermant dans une solitude terrible.

C'est un film à thèse mais il a la qualité de l'incarnation de ses interprètes qui en font une histoire vibrante, écoeurante, on sort de là forcément révolté parce qu'elle vit une oppression qui l'abîme. Au début elle est solaire, elle a de l'allant, de

l'énergie, et petit à petit elle s'étirole, s'éteint jusqu'à devenir craintive et transparente. L'actrice passe d'un charme irrésistible à une vulnérabilité bouleversante. L'acteur qui joue le maire est très bien aussi, très crédible en salaud !

Morale de l'histoire ? La vraie Nevenka Fernandez vit en Irlande aujourd'hui. Son courage lui a coûté l'exil. Car si elle a gagné son procès – je ne divulgue rien en écrivant cela, c'est de notoriété publique... en Espagne ! – la population de sa ville a continué à soutenir le maire, populaire parce que populiste, clientéliste même, un peu à la manière de Balkany chez nous. Nulle n'est prophète en son pays mais tout de même, quand elle est venue assister à la projection du film racontant son histoire 23 ans après le procès, en 2024 à San Sebastian, elle a reçu une ovation debout. Justice, enfin !

### Personne n'y comprend rien, de Yannick Kergoat



Vous aimeriez assister au procès de Sarkozy ? Quel procès ? me direz-vous, et c'est vrai qu'il y en a tant qu'on s'y perd. Dans l'affaire du financement de sa campagne électorale de 2007 par Khadafi, on s'y perd tellement que Sarko s'est permis de déclarer dans une interview, avec la morgue qui le caractérise : « *Personne n'y comprend rien* », comme s'il n'y avait rien à comprendre. C'était mal connaître Médiapart. Ses journalistes l'ont pris au mot : quand l'occasion s'est présentée, c'est-à-dire quand ils ont reçu de la matière à reportage, ils

ont enquêté, vérifié toutes les informations qu'on leur apportait... jusqu'à non seulement comprendre, mais être en capacité de nous expliquer le pacte de corruption qu'ils ont eu les moyens de mettre au jour.

Quoi de plus efficace qu'un film, pour nous expliquer une histoire complexe, avec plein de ramifications, qui démarre 30 ans avant l'accession au pouvoir de Super Voyou ? Une interview / une archive / un zoom sur un document / une autre interview / une autre archive / un autre document... Et quelles archives, quels documents et quels témoins ! François Mollins, par exemple, un des plus hauts magistrats du pays. Nous sommes du côté du réquisitoire, c'est-à-dire que c'est comme si vous alliez au procès et que vous entendiez le procureur. Si l'on voulait

être parfaitement objectif, il faudrait écouter aussi le point de vue de la défense, mais force est de reconnaître que ce réquisitoire est extrêmement bien documenté puisque les journalistes de Médiapart ont eu accès aux archives de Ziad Takkiédine, homme d'affaires franco-libanais qui a joué le rôle d'intermédiaire entre Nicolas Sarkozy et le colonel Khadafi pour que les deux hommes se rencontrent et s'entendent sur des accords pour certains officiels, pour d'autres tout à fait officieux, secrets et répréhensibles.

Par ailleurs, Médiapart a gagné tous ses procès contre Sarkozy donc il est permis de penser que tout ce que les journalistes Fabrice Arfi et Karl Laske avancent est avéré, d'autant qu'ils étayaient leurs propos de preuves filmées.

L'autre intérêt du film, c'est de montrer comment travaillent de vrais journalistes : ils ne croient jamais ce qu'on leur dit, ils cherchent qui le leur dit et pourquoi, et pourquoi à tel ou tel moment. Qui cela sert-il qu'ils aient accès à telle ou telle information ? Quand Ziad Takkiédine se rétracte après avoir porté des accusations qui ont mené un ancien président de la république devant un tribunal, qu'est-ce qui peut l'amener à se rétracter, quelles sont les circonstances de sa vie à ce moment-là, quel est le contexte ? Voilà un film qui pourrait être diffusé dans toutes les écoles de journalisme.

Vous l'aurez deviné : c'est presque un devoir civique d'aller voir ce film qui documente de manière irréfutable le danger que la corruption fait peser sur les sociétés démocratiques. Mais il faut y aller aussi pour se marrer ! Dès la bande annonce c'est drôle, puisqu'on y voit Sarko déclarer : « *Vous ne trouverez pas le début d'une preuve de ce dont on m'accuse !* » tandis que défilent, à l'écran, les lettres, récépissés de virements et autres documents qui prouvent sa culpabilité. Régulièrement, la façon de Sarkozy de répondre aux journalistes, quand il essaie de noyer le poisson puisqu'il ne peut pas répondre la vérité, font penser à un personnage de BD. C'est dramatique bien sûr, qu'un homme pareil ait eu accès aux plus hautes fonctions dans notre pays, mais puisqu'on n'y peut rien, ou si peu, autant s'instruire en riant !

## Une langue universelle, de Matthew Rankin

Voilà un film passé sous les radars. Quand ceux qui l'ont vu en ont parlé, ceux qui ne l'ont pas vu ont dit : zut et zut et re-zut ! Pourquoi n'avons-nous pas su que pareille pépite passait au Méliès ? Comment auriez-vous pu nous informer qu'il fallait aller le voir ? Il faut que nous trouvions le moyen de nous faire passer le message, entre nous, quand un film à la sortie discrète est à ne pas manquer !

Ça commence par un homme qui quitte Montréal pour se rendre à Winnipeg, dans le Canada anglophone, où vit sa mère. Winnipeg est grise et beige, comme **Quiet life** dont nous parlions plus haut, mais ici cela n'a rien de neurasthénique. Il y a le quartier gris, le

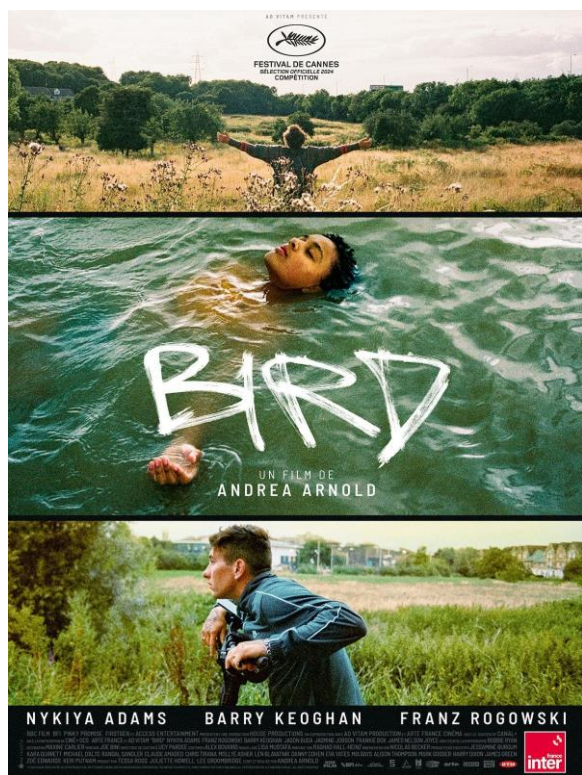
quartier beige, des barres d'immeubles et entre elles des arcades à travers lesquelles on voit les personnages se déplacer, c'est très graphique comme chez Jacques Tati.

L'histoire est à dormir debout : la mère n'habite plus chez elle, elle a été adoptée par une famille iranienne, et d'ailleurs tout le monde parle farsi. Oui oui, on se trouve à Winnipeg, Canada, et tout le monde parle farsi, où est le problème ? Voilà encore quelque chose que le cinéma peut créer : des décalages qui créent un univers parallèle, des juxtapositions auxquelles on n'avait pas pensé. Du coup l'homme rend visite à cette famille, ça ressemble à une histoire mais au fur et à mesure que le film avance on ne comprend plus rien, jusqu'à ce que tout s'emboîte à la fin. À un moment il perd ses lunettes, et plus tard on découvrira que c'est une dinde qui les a emportées. « C'est la dinde farsi ! » a dit Patrick. Il y a aussi des enfants qui essaient de dégeler un billet de banque prisonnier de la glace, ils nous font penser à Kiarostami pas seulement parce qu'ils parlent farsi, mais aussi par la raison pour laquelle ils veulent récupérer ce billet. Ce n'est pas pour eux-mêmes, c'est pour un camarade de classe et cette solidarité enfantine qui devient une idée fixe nous a fait penser à **Où est la maison de mon ami ?**



Les films du finlandais Aki Kaurismaki nous sont aussi passés par la tête, devant cette dinguerie libre et joyeuse, où flotte l'esprit persan par la poésie des situations. C'est complètement délirant, on passe d'une scène drolatique à une autre, comme celles qui nous plongent dans la classe d'un prof qui passe du farsi au français sans prévenir et qui a une propension à s'énerver plutôt incompatible a priori avec son métier !

Alors, comment nous faire savoir, aux uns et aux autres, qu'un film est à voir absolument, quand on voit que personne n'en parle et qu'il risque de passer inaperçu ? Suggestion : tant que le film passe au Méliès, envoyez un email à l'adresse de l'association : [rencartinfo@gmail.com](mailto:rencartinfo@gmail.com), indiquez « Coup de cœur » dans l'objet de votre email et résumez en une phrase pourquoi vous le recommandez. Je publierai votre conseil sur notre site [www.rencartaumelies.org](http://www.rencartaumelies.org). Parallèlement, consultez régulièrement ce site pour voir passer ces alertes...



## **Bird**, de Andrea Arnold

Si je vous le résume vous allez dire : « Ah, c'est du Ken Loach ! » Sauf que non. Ici, pas de conscience politique, pas de lutte via la grève ou des manifs, pas de grands débats entre ouvriers et syndicalistes, non. Ici, on n'est pas dans le prolétariat mais dans le lumpenprolétariat et on se dit que la condition des petites gens au Royaume-Uni s'est sacrément détériorée par rapport à ce qu'on voyait dans les films du grand Ken.

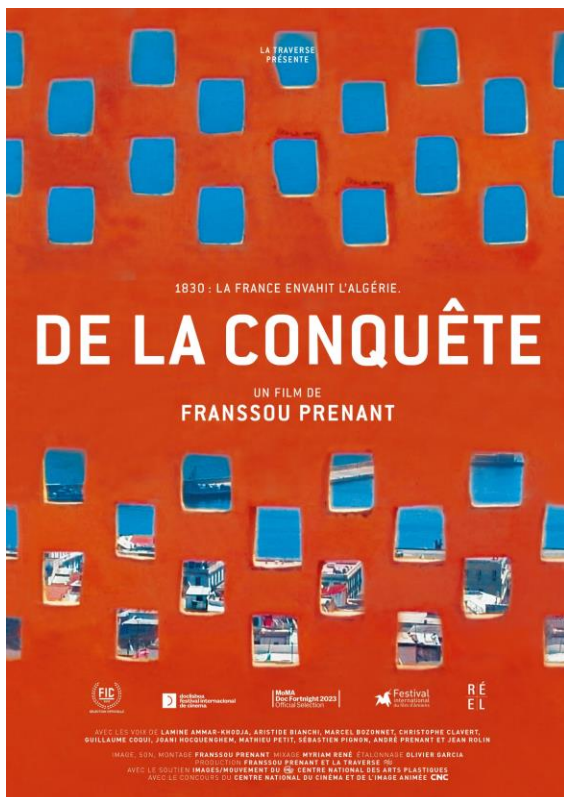
Mais pas de misérabilisme pour autant. Bailey est une pré-ado dont le père d'à peine 30 ans vit

dans un squatt bordélique et la mère, toxicomane en couple avec un homme violent, laisse ses très jeunes enfants s'élever tout seuls, le plus souvent livrés à eux-mêmes. La seule personne à peu près adulte dans cette humanité trash, c'est Bailey, 12 ans. Le film, haletant, s'attache à ses pas et comme elle a un caractère bien trempé et ne se laisse pas marcher sur les pieds – il faut la voir rétorquer à son effrayant beau-père, quand il lui demande un thé : « *fais-le toi-même !* » – on respire, d'autant plus qu'elle s'évade quotidiennement dans la campagne environnante, de grands champs non cultivés d'où surgit, un beau jour, un homme

en kilt qui sautille en battant des bras comme si c'était des ailes et qui répond, quand elle lui demande comment il s'appelle : Bird.

Bird a le bec de lièvre du gracieux Franz Rogowski, cet acteur allemand qui ne joue que dans des bons films, *Une valse entre les allées*, *Transit*, *Ondine*, *Disco Boy*, etc. Il a un cheveu sur la langue et dit être à la recherche de ses parents, qui doivent le croire mort puisqu'il a disparu de leur vie alors qu'il était enfant. Quand il n'est pas avec Bailey, Bird se tient debout sur les toits d'immeubles, au bord du vide, comme les anges des **Ailes du désir**, de Wim Wenders. Seule Bailey le voit, comme seuls les enfants voyaient les anges, et alors on pense : « Est-il réel ? L'a-t-elle inventé pour s'offrir un ami, un peu de réconfort dans sa vie qui manque tant d'onirisme et de tendresse ? » Toujours est-il qu'elle se met en tête de l'aider à retrouver ses parents, tandis que lui l'aide à s'occuper de ses petits frère et sœurs, et à échapper à son beau-père violent.

Tour à tour âpre et poétique, **Bird** offre à sa protagoniste, incarnée avec une présence extraordinaire par Nykiya Adams, un cheminement vers une scène finale plus chaleureuse et lumineuse que tout ce qu'elle a traversé pendant le film. Cette générosité, la cinéaste l'offre aussi aux spectateurs. En aimant son personnage si malmené par la vie, mais si pleine de ressources et de vitalité, elle la tire vers le haut, et nous avec.



## **De la conquête**, de Franssou Prenant

Soyons honnêtes : même si son sujet – la conquête sanglante du territoire algérien par la France au XIXème siècle à des fins de colonisation – est très intéressant parce que rarement abordé, **De la conquête** est difficile à regarder. Ce documentaire juxtapose, sur des images d'Algérie datant des années 1970, la lecture en voix off de textes écrits essentiellement par les militaires français qui ont massacré, de 1830 à 1848, le peuple algérien afin de le soumettre. Pour ceux qui ne les connaissaient pas, découvrir par exemple ce que furent les « enfumades », cette façon d'enfumer des grottes dans lesquelles s'étaient réfugiés des civils, les

tuant à chaque fois par centaines, horrifie. Ces textes qu'on devrait étudier à l'école parce qu'ils sont si éclairants sur tous les crimes commis par les Français pour s'emparer de l'Algérie, ne sont pas sourcés, pendant le film. Ils se succèdent sans que soient mentionnés ni leurs auteurs ni la date à laquelle ils ont été écrits. Les sources ne sont données que dans le générique de fin qui défile trop vite pour qu'on les retienne. Franssou Prenant a expliqué, pendant le débat qui a suivi la projection du film, que de son point de vue, ç'aurait été rendre hommage à tous ces criminels que de faire défiler leurs noms tombés dans l'oubli, tout au long de son film. Au contraire, elle a voulu poser sur leurs propos les images d'une Algérie libre, décolonisée, en couleurs.

Une spectatrice a d'ailleurs proposé une brillante analyse du film, allant dans ce sens. Elle a dit à la cinéaste : *« Vous superposez des images qui célèbrent la vie sur des textes qui racontent la pulsion de mort, puisque ce sont principalement des textes de Français qui commettent des crimes et qui les assument. Les images de vie que vous avez sélectionnées écrasent la pulsion de mort à l'œuvre dans les récits. »*

Parfois ces images coïncident avec les textes, quoique plus d'un siècle les séparent. *« Ça m'a fait traverser les ruelles d'Alger, comprendre comment les Français avaient imposé leur architecture »* a dit N. Certes, il faut s'accrocher pour le regarder jusqu'au bout, mais ce film est nécessaire. Faisons un rêve : si les textes exhumés par la cinéaste dans ce documentaire étaient étudiés de l'école à l'université, plus jamais aucun parlementaire français n'oserait exiger des manuels scolaires qu'ils *« reconnaissent le rôle positif de la colonisation »* !!!





Prochain ciné-café :

**Samedi 8 février 2025** à 10h

Toujours au foyer du **théâtre Berthelot**,  
6 rue Marcellin-Berthelot à Montreuil